



Philippe Ridet

CE CRIME EST À MOI

ÉQUATEURS

CE CRIME
EST À MOI

DU MÊME AUTEUR

Le Président et moi, Albin Michel, 2008.

L'Italie, Rome et moi, Flammarion, 2013.

Philippe Ridet

CE CRIME
EST À MOI

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-728-3.

Dépôt légal : janvier 2020.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2020.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

*Ce livre est dédié aux occupants du grand
appartement et à leurs amis de passage.*

« Les choses ne sont pas derrière soi pour qu'on les écrive, elles sont devant pour qu'on leur donne une forme. »

Annie Ernaux.

PREUVE DE VIE

La piscine Alain-Gottvallès a été le centre de mon univers, entre treize et dix-huit ans. Inaugurée en 1964, il n'en subsiste qu'une photo et des souvenirs ensoleillés dans la mémoire de trois générations de baigneurs qui s'y sont succédé jusqu'à sa destruction au début des années 2000. Cette image a figuré sur une carte postale éditée par l'imprimerie Combier à Mâcon (Saône-et-Loire), entreprise fondée en 1914 et définitivement fermée en 1982.

J'en achetai une dizaine lorsque je les découvris au début des années quatre-vingt, dans le présentoir rotatif du bureau de tabac-journaux situé en face de l'église Notre-Dame, à côté du marchand de cycles et de vélomoteurs Lethenet. Je n'en possède plus qu'une ; les autres ont été envoyées, données ou perdues au cours de déménagements. Au dos, une légende précise que le centre nautique est l'œuvre de Marc et Pierre Dosse, un père et son fils.

Influencés par Le Corbusier et le rationalisme, les deux hommes avaient traduit l'essence d'une piscine

découverte : un lieu où la pratique du sport importait autant que les bains de soleil, les jeux de l'ombre et de la lumière sur les corps, les miroitements de l'eau comme dans les tableaux de David Hockney. Un fil scintillant, fragile, inattendu reliait Beverley Hills à cette lisière, à l'est de la ville, avant qu'elle ne se fonde dans une campagne grasse et souvent pluvieuse. Les plages dallées de travertin paraissaient démesurées en comparaison de l'espace réservé aux bassins.

Il manquait, paraît-il, un centimètre à celui de cinquante mètres pour mériter son qualificatif d'« olympique ». Toutefois, les records départementaux, dont le mien sur 100 mètres dos cadets, étaient régulièrement homologués. C'est le lieu de mes plus beaux étés. Cette conviction était déjà la mienne bien avant que les désagrèments ordinaires de la vie ne viennent l'étayer. À l'été 1974, elle fut aussi, sinon l'épicentre, du moins le territoire annexe d'un drame : un des maîtres nageurs fut abattu d'une balle de 22 long rifle par une jeune étudiante en philosophie. Après quoi, ma vie ne fut plus la même.

Le plongeur, notre tour Eiffel. Du haut de ses dix mètres, on embrassait cette partie de la ville située aux alentours du Carrefour de l'Europe d'où partaient des routes pour l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, ainsi que toute l'étendue du centre nautique : du minigolf à la pataugeoire, des terrains de volley-ball jouxtant une ancienne drague où barbotait un couple de cygnes, jusqu'au camping municipal. Sur la route du Midi, des touristes en avaient fait une étape. Satisfaits des services

et du confort, certains avaient décidé d'y passer toutes leurs vacances.

Au premier plan, ce bloc de béton n'est autre que le banc derrière lequel nous protégeons nos jeux, notre intimité, nos approches. Je ne connais pas les deux jeunes filles, l'une en bikini bleu sombre, l'autre en jaune, qui s'apprêtent à s'allonger sur leur serviette après l'avoir étalée du plat de la main. Il doit être 11 heures du matin. L'affluence est modeste et il y a quelque chose d'encore vif et pimpant dans l'air ; la chaleur de l'après-midi l'amollira bientôt.

Plissant un peu les yeux, je distingue, mais c'est difficile pour un profane, la ligne d'eau composée de mailloons de plastique rouges et jaunes, assurant aux nageurs du CNB, le club de natation, la jouissance exclusive de deux couloirs de nage, le 7 et le 8. Le long de la barrière séparant l'espace baigneurs de celui du public, discute un groupe de garçons et filles. J'en ai connu la plupart mais je ne peux les identifier. L'usage d'une loupe est inutile : elle accentue le flou des visages et des corps jusqu'à leur dilution.

Aucun doute possible en revanche sur l'identité du garçon en retrait, assis sur la rambarde, légèrement penché en avant, les bras croisés dans son peignoir rouge. C'est moi. Personne pourtant ne peut me reconnaître. Conviction inébranlable : j'appartiens à ce lieu. J'y ai passé tant d'heures qu'il est tout à fait naturel que j'apparaisse dans la seule image qui le représente. Le contraire eût été étonnant.

À ma gauche, juste à côté du plongeur dont la planche d'appel souple et antidérapante permettait aux

plus doués d'exécuter des sauts périlleux ou carpés, on peut entrevoir deux personnes vêtues d'un T-shirt blanc et une autre sur ma droite. Ce sont des maîtres nageurs. Didier Cornaton se trouve parmi eux... Pas de doute non plus. Il est encore de ce monde, le mien, le nôtre. Nous avons vécu ensemble cette infime seconde où le photographe a appuyé sur le déclencheur de son appareil. Ce cliché l'atteste : je n'ai rien inventé, ni ce paysage, ni ces personnages, ni la suite. Cette carte postale est une preuve de vie.

UN POLO BLANC, UNE TACHE DE SANG

Martine Amouroux a tiré et ne sait plus quoi faire. Elle ne reconnaît pas cette jeune fille de vingt ans tenant une carabine sous le bras. Pourtant cette peau mate, ces cheveux bruns et ces yeux sombres, c'est elle. Elle et déjà une autre. Son destin sera inédit, sans aucun rapport avec celui de sa famille : grands-parents commerçants dans le secteur de la volaille d'un côté, métayers de l'autre. Tous accrochés, malgré leur notable différence de classe, à un petit morceau de Bresse louhannaise où, l'été, les champs de maïs condamnent l'horizon. Elle se voyait bien poursuivre cette ascension sociale au-delà du palier où son père, urbaniste-paysagiste, et sa mère, sans profession, l'avaient déjà amenée. Elle serait professeure de philosophie dans un bon lycée. En une fraction de seconde, elle vient d'échapper à sa part de déterminisme. Il lui faudra du temps pour s'en rendre compte – et peut-être s'en féliciter un jour.

Dans la lumière filtrée par les volets entrouverts, elle devine la masse du corps de Didier Cornaton, vingt-

quatre ans. Elle est vidée d'elle-même. Personne n'a rien entendu. La famille Segura – Alvaro, Inès et leurs quatre filles –, qui loge au premier et loue au jeune homme leur rez-de-chaussée, n'est pas là. Martine les a croisés quelques fois. Bonjour-bonsoir, rien de plus. Originaires d'Alicante, les Segura sont allés saluer leurs voisins, les Ardito, qui partent le lendemain pour l'Italie. Le silence est absolu. Pas une voiture ne passe dans la rue Montesquieu.

C'est le premier jour des vacances. À l'aube, nombre d'habitants ont rempli le coffre de leur voiture, accroché une remorque ou une caravane. Certains ne vont pas loin : bords de Saône ou bords de l'Ain. Les Segura, eux, rejoindront l'Espagne en voiture au lendemain du 14 juillet. Le voyage promet d'être fatigant même en CX Citroën dont Alvaro a acquis un des tout premiers modèles. « La CX est une bonne routière, expliquait-il un peu sentencieux. Elle se conduit d'un doigt. » C'est heureux : Inès n'a pas le permis.

La tache de sang s'agrandit sur la poitrine du jeune homme pourtant, elle s'attendait à en voir davantage. Didier est inerte mais elle a peur d'aller vérifier s'il est toujours en vie. Cela lui répugne un peu. Il porte ce polo blanc à manches courtes, dessinant ses pectoraux, et un pantalon de toile beige, à taille haute, fermé par une patte de boutonnage. Il est chaussé de ses claquettes à semelles de bois. Le sac de piscine du garçon a glissé sous la table. Il faudrait sortir le maillot de bain et la serviette, sinon ça sentira le renfermé.

Elle ne pense pas qu'il ne parlera plus, ne respirera plus, n'aura plus besoin de polo, ni de claquettes, ni de serviette et de slip de bain. Ni de rien du tout en fait. Une partie de son cerveau, disons la moitié, sait ce qu'elle vient de faire, l'autre en doute. Le jeune homme ne bouge plus, mais Martine ne le tient pas encore pour mort. Il est dans les limbes. Le coup de carabine 22 long rifle qu'elle a tiré et ce corps allongé ne sont pas encore liés par une relation de cause à effet. Le réel est en coulisses. Ce n'est pas tout à fait son heure.

Des souvenirs l'assaillent comme une nuée d'insectes. Ils virevoltent, parallèlement à la gravité des événements et des circonstances qui devraient la tétaniser à moins qu'ils ne manifestent la résistance de son esprit aux faits nouveaux qui se présentent à lui. Elle se souvient d'une fin d'après-midi de juin comme celle-ci, deux années plus tôt. Elle traverse la ville sur son Solex afin de consulter les résultats du bac qui viennent d'être affichés dans le hall du lycée de filles Edgard-Quinet. La lumière déjà déclinante. Elle est admise, mention « Bien ». Elle s'y attendait.

Elle ne pense pas encore en meurtrière accablée par le remords. Elle a tué un homme d'une seule balle, mais sa vie court toujours sur son erre. Elle se rappelle la recommandation de sa mère : ne jamais utiliser d'eau chaude pour nettoyer une tache de sang. En dernier recours, il y a toujours le K2R, cette pâte qu'on étale avec une vieille brosse à dents. Il en reste une odeur de térébenthine et une poussière blanche.

Hébétée, elle n'a pas bougé d'un centimètre. Le coup de feu résonne encore à ses oreilles comme l'ex-

plosion d'un pétard Mammouth. En réalité, il a produit un bruit sec et bref comme le craquement d'une bûche dans un feu de cheminée. Elle est prostrée là où elle attendait Didier depuis 5 heures de l'après-midi environ. On pourrait croire qu'il ne s'est rien passé, n'était le corps immobile du maître nageur.

Quelques jours avant, elle avait convaincu Didier qu'il lui confiât une clé du studio. Attaché à son indépendance et sa liberté, ce dernier avait cédé d'autant plus facilement qu'il allait partir. La municipalité de Vallon-Pont-d'Arc l'avait embauché comme surveillant de baignade pour le reste de l'été sur les bords de l'Ar-dèche. Il ne regretterait pas notre ville, hormis les paysages des alentours.

Vues de Paris, toutes les villes se ressemblent. Châteauroux, Gap, Bourg-en-Bresse, Saint-Brieuc, Sélestat, Chambéry, quelle différence ? Partout des rues désertes à 7 heures du soir, les cafés d'habitues qui restent ouverts pour deux poivrots, les boutiques où l'on va de génération en génération, les pâtisseries où l'on réserve le vacherin des repas de communion. Et, depuis une trentaine d'années, les mêmes boutiques franchisées. Didier avait eu du mal à s'adapter. Tout était en apparence identique à Lons-le-Saulnier, où Didier avait passé sa jeunesse, mais imperceptiblement différent. C'est comme porter des chaussures trop étroites. Personne ne s'en rend compte mais, à la longue, ça blesse.

Martine s'ennuyait. Les heures qui lui restaient à partager avec le garçon s'amenuisaient. Elle voulait en profiter, lui parler, le caresser, redoutant que la moindre seconde ne lui échappât en passant trop vite. Commencer à lire un des livres en vue de son entrée en licence de philosophie ? Se laver les cheveux ? Se promener en ville ? Bronzer dans le jardin de la maison de ses parents ? À peine envisagé, le projet le plus dérisoire lui semblait un affront fait à sa passion exclusive. Au moins, l'ennui dilatait les heures.

Elle était seule. Yvon et Gislaine, ses parents, vingt-deux ans de mariage, avaient pris la veille le turbotrain pour Paris et, de là, un avion pour Tahiti. C'était un vieux rêve saillant encore sous le limon de la vie, une promesse de jeunesse presque intacte, un serment d'amoureux qu'ils honoraient un peu tard. Au dernier moment, ils avaient insisté pour que Martine vienne avec eux. Leur fille leur semblait nerveuse, irritable depuis le printemps, tour à tour exagérément enjouée puis boudeuse. Elle avait refusé une seule minute du temps lui restant à passer avec Didier. Sachant qu'il rentrerait tard en raison des Championnats de France de plongeon, elle a quand même préféré venir rue Montesquieu. S'ennuyer chez les autres, c'était presque une occupation.

Martine était une amoureuse inconditionnelle, même si Didier l'avait trahie avec une jeune fille dont on ne connaîtra jamais que les initiales, M.V., une coiffeuse à qui il avait donné des cours de natation le lundi, jour

de fermeture du salon où elle était apprentie. Il y en eut sans doute d'autres.

Après cette incartade qui n'était pour le jeune homme que l'affirmation de sa liberté, Martine lui avait fait promettre fidélité. Il avait promis. À la prochaine histoire, il se montrerait plus prudent. L'Ardèche était la promesse d'une nouvelle aventure. Il avait du mal à dissimuler son excitation. À la manière dont son fiancé – c'était le nom qu'elle lui donnait – restait vague quand elle l'interrogeait sur sa future adresse, il était évident qu'il n'entendait pas la revoir. En outre – et ceci ajoutait à son abattement –, selon leur réputation, les Hollandaises et les Allemandes qui fréquentaient ces contrées n'étaient pas timides.

Dans ce minuscule appartement, elle s'était sentie plus concentrée. Bonne élève, elle avait besoin de rassembler ses idées, de les mettre en ordre. Sa scolarité sans accroc illustrait ses qualités d'organisation et son entêtement à triompher des obstacles. Elle adorait les versions latines. Nul doute, selon elle, que ces atouts devaient convaincre Didier de revenir à ses côtés, une fois rempli son contrat en Ardèche. Elle avait à la fois des reproches à lui adresser et un marché à lui proposer : exiger qu'il s'excuse de l'avoir trompée et lui faire promettre de commencer une vie commune à la rentrée. Ce raisonnement comme son exigence lui semblèrent justes.

Prise en étau entre la jalousie et la tentation de pardonner, elle s'était rendue, presque soulagée, chez Didier. Elle voulait tuer le temps, et seulement le temps, échapper à son dilemme... Pourquoi alors gara-t-elle

sa voiture, une Ami 8 Citroën ivoire, dans une rue adjacente ? Voulait-elle que Didier ne la vît pas ?

Commerçante, la rue Montesquieu se révélait moins attrayante que n'importe quelle artère du centre-ville. Le pavillon des Segura était laid et les petits immeubles de quatre étages dont il était voisin exhalaient un relent de misère. La réalité du quartier lui paraissait moins navrante que la réputation de cette zone éloignée où se concentraient, disait-on, de nombreux problèmes de la ville : petite délinquance, pauvreté, deux ou trois filles-mères. Elle y était venue pour la première fois en avril, un vendredi à la tombée de la nuit. Des affiches de Valéry Giscard d'Estaing et de François Mitterrand tapissaient les palissades, les pylônes électriques et les murs des locaux EDF. Elle avait noué ses cheveux en queue-de-cheval et portait son manteau beige avec une martingale. Ses yeux sombres étaient maquillés plus qu'à l'habitude.

Didier avait été embauché à la piscine couverte paradoxalement baptisée Plein-Soleil début avril ; Martine le rencontra peu de temps après, au bord du bassin. La nuit était tombée ; une lumière verdâtre tombait des néons. Il l'entreprit. Ils parlèrent de tout et de rien, de la ville, de ses études de philosophie. Le sujet l'intéressait bien qu'il n'eût qu'un bac G. Elle était revenue deux jours plus tard, persuadée d'être attendue, surprise de sa conviction et de son audace. Un rendez-vous pour partager un apéritif à la Brasserie du Théâtre, cours de Verdun, l'avait convaincue qu'il était l'homme de sa vie,

TABLE

Preuve de vie	11
Un polo blanc, une tache de sang	15
Monument Valley	24
Ménage à trois	29
La vérité gît dans des boîtes en carton	36
Cette ville, c'est ma langue	44
Les dîners du Français	51
« Mais où je vais, moi ? »	60
Comme une lanceuse de marteau	68
« Drame de la rupture »	77
Le grand appartement	85
Le deuil en maillot de bain	92
« In the Summertime »	97
Un aller-retour à Tahiti	107
« Oh, Lady Mary, petite fille aux yeux bleus ! »	120
Piscine d'hiver	132
Gagner sa vie	144

